

Dictée du 18 décembre 2017 : texte de Jean d'Ormesson

Réponse au discours de réception de Mme Simone Veil

Le 18 mars 2010, Jean d'ORMESSON

Réception de Mme Simone Veil

C'est une joie, Madame, et un honneur de vous accueillir dans cette vieille maison où vous allez occuper le treizième fauteuil qui fut celui de Racine.

De Racine, Madame ! De Racine !

Avec La Fontaine, qui fut son contemporain, avec Ronsard, avec Hugo, avec Nerval, avec Baudelaire et Verlaine, avec Péguy, avec Apollinaire et Aragon, Racine est l'un de nos plus grands poètes. Et peut-être le plus grand de tous dès qu'il s'agit de la passion – et surtout de la passion malheureuse. Je suis chargé ici de vous expliquer en trois quarts d'heure, Madame, pourquoi nous sommes heureux et fiers de vous voir lui succéder.

Je ne voudrais pas que le vertige vous prît ni que la tâche vous parût trop lourde. Vous succédez à Racine, c'est une affaire entendue. Vous succédez aussi à tous les titulaires passagers de votre treizième fauteuil et qui n'ont pas laissé un nom éclatant dans l'histoire de la pensée et des lettres françaises. Ils constituent ce que Jules Renard, dans son irrésistible Journal, appelle « le commun des immortels ».

Depuis le cardinal de Richelieu, notre fondateur, l'Académie est faite de ces contrastes. Ce sont eux qui permettent à un autre de nos confrères, Paul Valéry, de nous décocher une de ses flèches les plus acérées : « L'Académie est composée des plus habiles des hommes sans talent et des plus naïfs des hommes de talent. »

Rassurez-vous, Madame. Ou, pour parler comme Racine : « Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahie ».

Ce n'est ni pour votre naïveté ni pour votre habileté que nous vous avons élue. C'est pour bien d'autres raisons. Ne croyez pas trop vite que vous êtes tombée dans un piège.

Il est vrai que vous aviez le droit de le craindre. L'exercice rhétorique et traditionnel auquel nous nous livrons aujourd'hui vous et moi peut être redoutable.

Vous n'avez pas à redouter d'avaries, aujourd'hui, Madame. De toutes les figures de notre époque, vous êtes l'une de celles que préfèrent les Français. Les seuls sentiments que vous pouvez inspirer et à eux et à nous sont l'admiration et l'affection. Je voudrais essayer de montrer pourquoi et comment vous incarnez avec plus d'éclat que personne les temps où nous avons vécu, où le Mal s'est déchaîné comme peut-être jamais tout au long de l'histoire et où quelques-uns, comme vous, ont lutté contre lui avec détermination et courage et illustré les principes, qui ne nous sont pas tout à fait étrangers, de liberté, d'égalité et de fraternité.

L'histoire commence comme un conte de fées. Il était une fois, sous le soleil du Midi, à Nice, une famille sereine et unie à qui l'avenir promettait le bonheur et la paix. Le père est architecte, avec des ancêtres en Lorraine. La mère a quelque chose de Greta Garbo. Vous avez deux sœurs, Milou et Denise, et un frère, Jean. Vous êtes la petite dernière de cette famille Jacob qui est juive et très française, patriote et laïque. L'affaire Dreyfus avait à peine ébranlé son insouciance. On racontait chez vous que lorsque l'innocence du capitaine Dreyfus avait été reconnue, votre grand-père avait débouché une bouteille de champagne et déclaré tranquillement : « Les descendants de 89 ne pouvaient pas se tromper. »

Le plus frappant dans cette famille si républicaine et si française, c'est son caractère foncièrement laïc. **Une de vos cousines italiennes**, de passage chez vous, avait pris l'initiative de vous entraîner dans une synagogue. Votre père l'avait appris. Il prévint votre cousine qu'en cas de récidive, elle ne serait plus **reçue** dans votre maison. L'épisode m'a **rappelé** une formule de mon ami le plus intime. Il se promenait un dimanche dans Paris avec son fils qui est devenu de nos jours un de **nos** acteurs et de **nos** créateurs les plus célèbres. Passant devant une église, le petit Édouard manifesta le désir d'y entrer. « Allons ! viens ! lui dit son père qui pensait à autre chose et qui était pressé, c'est fermé le dimanche. » Il y a des catholiques sincères qui sont franchement **laïques**. Vous étiez juifs et laïques. Vous mangiez une choucroute le jour de Kippour.

Votre père avait quitté Paris pour Nice parce qu'il pensait que la Côte d'Azur allait connaître un développement spectaculaire. Dès le début des années trente, la crise, venue d'Amérique, frappa votre famille comme elle frappa **tous** les Français et même l'Europe **tout** entière. Vous étiez **obligés** de vous restreindre, mais la vie continuait, toujours aussi gaie et charmante, entre Nice et La Ciotat où votre père avait construit une maison de vacances. Votre mère jouait au tennis avec un jeune homme brillant qui revenait d'un séjour à Berlin : c'était Raymond Aron.(...)

- Kippour :

Yom Kippour (hébreu : יום הכיפורים Yom Hakippourim « le jour des propitiations »), également appelé le Jour du Grand Pardon, est une fête juive considérée comme la plus sainte de l'année juive.

Observé le dixième jour du mois de tishri, en terre d'Israël comme en diaspora, le jour représente la culmination d'une période pénitentielle de dix ou quarante jours selon qu'elle est inaugurée à Roch Hachana ou au mois d'eloul. Il a lieu, selon les années, en septembre ou en octobre dans le calendrier grégorien.

Outre un chômeage et un jeûne complets, Yom Kippour est marqué par d'autres rites de mortification. Cinq offices de prière, de nombreuses compositions liturgiques, et autres coutumes dont le jeûne de la parole viennent renforcer l'atmosphère austère et solennelle du jour

(propiation : Action de (se) rendre une divinité propice; acte sacrificiel offert à un dieu pour le rendre favorable, en vue d'obtenir l'expiation, le pardon des péchés. Rite, sacrifice, victime de propitiation.)

ORTHOGRAPHE

- trois quarts » ou « trois-quarts ?

Attention ! N'ajoutez pas un trait d'union inutile entre « trois » et « quarts » si vous avez affaire à une fraction (3/4, en l'occurrence).

Règle (comment ne plus commettre cette erreur)

- Quand « trois quarts » exprime une quantité, on l'écrit sans trait d'union.

Ex : Ajoutez trois quarts de litre de lait.

- En revanche, on met un trait d'union entre « trois » et « quarts » s'il s'agit du substantif, que celui-ci désigne un violon d'enfant, un manteau court ou un joueur de rugby.

Ex : Son trois-quarts s'arrête au-dessus des genoux.

Trois quarts, quatre cinquièmes ou neuf dixièmes, jamais, qu'on se le dise, on n'est fondé à mettre de trait d'union entre le numérateur et le dénominateur d'une fraction.

- « laïc », « laïque » ?

L'adjectif "laïque" s'écrit toujours ainsi, au masculin comme au féminin.

- S'agissant du nom, on oppose généralement le clerc (ordonné prêtre) au laïc (non clerc), mais les partisans de la laïcité (de l'État et de l'École) utilisent la forme laïque même au masculin singulier.
- Au féminin, toujours « laïque », comme adjectif ou comme nom : L'école laïque. Une laïque »
- Au masculin, la forme « laïque » concurrence « laïc », surtout dans l'emploi adjectif : L'enseignement laïque (ou laïc).

Dérivés : « laïcisation, laïciser, laïcisme, laïciste, laïcité

L'auteur :

Jean d'Ormesson (1925- 2017)

Jean d'Ormesson est un écrivain et journaliste français qui a vu le jour le 16 juin 1925 dans le VII^{ème} arrondissement de Paris. De son nom complet Jean Bruno Wladimir François de Paule Le Fèvre, il est né de l'union entre Marie Anisson du Perron et le diplomate français André d'Ormesson, ami de Léon Blum.

Moins d'un mois après sa naissance, Jean d'Ormesson et sa famille quittent Paris pour suivre la carrière diplomatique du père. Il vit une enfance faite d'incessants déplacements entre l'Allemagne, le Brésil, la Roumanie, au gré des missions qui lui sont confiées.

Le jeune garçon passe également quelque temps au domaine de sa mère, le château de Saint-Fargeau dans l'Yonne.

A la veille de la Deuxième Guerre Mondiale, Jean d'Ormesson est âgé de treize ans lorsqu'il retrouve son Paris natal après la retraite de son père. Il est d'abord inscrit au cours Bossuet où il fait son collège. Mais le conflit pousse la famille à déménager à deux reprises. D'abord en Auvergne en 1940, où il entre au lycée Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand. Puis à Nice sous l'Occupation en 1941.

En 1943, il décroche son baccalauréat après un premier échec. Il suit son clan revenu dans la capitale, et entre en classe préparatoire littéraire au lycée Henry IV. Après hypokhâgne, Jean d'Ormesson intègre l'Ecole Normale Supérieure. Malgré un parcours poussif, il en ressort avec une Licence en Lettres classiques, Histoire et Philosophie.

A l'issue de ses études, le jeune homme passe sous les drapeaux. Il est, dans un premier temps, affecté au Mans pour y effectuer son service militaire, mais parvient à se faire muter chez les commandos parachutistes basés à Vannes.

Après l'armée, Jean d'Ormesson doit rester alité pendant près de six mois en raison d'une hépatite. Il décroche par la suite un poste de professeur de Grec et de Philosophie dans un lycée parisien, avant de commencer dans le journalisme à la rentrée 1950, en signant des articles pour Paris-Match, Nice-Matin et Ouest-France.

A cette époque, il entre à l'Unesco en tant que secrétaire général du Conseil International de la Philosophie et des Sciences Humaines. Deux années plus tard, il rejoint la revue de sciences humaines et sociales Diogène, nouvellement créée par Roger Caillois. A partir de 1952, il y œuvre en tant qu'adjoint au rédacteur en chef jusqu'en 1971, date à laquelle il est nommé membre du comité de rédaction, pour en devenir finalement le rédacteur en chef.

Jean d'Ormesson se marie le 2 avril 1962, à l'âge de trente-sept ans, avec Françoise Béghin, et emménage à Neuilly.

Entre temps, il a publié ses trois premiers ouvrages: « *L'Amour est un plaisir* », « *Un amour pour rien* » et « *Du côté de chez Jean* ». Dans ce dernier livre, l'auteur parle de lui-même dans un style qui lui est caractéristique, emprunt d'humour et de finesse, qui est appelé à se préciser au fil des publications.

Le parcours professionnel de Jean d'Ormesson connaît une évolution constante. Il est nommé à des postes de plus en plus importants, notamment au sein des cabinets de ministres et **en 1970**, il se retrouve à la tête du **Figaro**.

L'année suivante, il signe l'une de ses plus belles réussites littéraires en écrivant « *La Gloire de l'Empire* ». Ce roman, qui retrace la genèse, le démantèlement et la renaissance d'un empire sorti tout droit de l'imaginaire de Jean d'Ormesson, vaut à l'auteur le Grand Prix du Roman de l'Académie Française.

Il se hisse au rang d'Immortel le **18 octobre 1973** avec son élection à l'**Académie Française** au fauteuil 12. Il est d'ailleurs le doyen de l'Académie depuis 2009 et la mort de Claude Lévi-Strauss.

Jean d'Ormesson poursuit sa carrière littéraire de plus belle et publie un grand nombre de romans qui deviennent pour la plupart des best-sellers: « *Au plaisir de Dieu* » en 1974, « *Mon dernier rêve sera pour vous* » en 1982, « *Histoire du juif errant* » en 1991, ou encore « *Le Rapport Gabriel* » en 1999.

En 1992, il est désigné pour assurer la présidence du Conseil International de la Philosophie et des Sciences Humaines à l'Unesco, quarante-deux ans après sa nomination au poste de secrétaire général.

Grand Officier de la Légion d'Honneur, il publie en 2001 le roman « *Voyez comme on danse* » grâce auquel il obtient le Prix Combourg, ce qui n'est pas pour déplaire à cet admirateur de Chateaubriand.

Parmi les œuvres les plus récentes de Jean d'Ormesson paraissent « *La Création du monde* » (2006), « *Odeur du temps* » (édité par sa fille Héloïse d'Ormesson qui dirige une maison d'édition du même nom) « *Qu'ai-je donc fait* » (2008) ou encore « *Un jour, je m'en irai sans avoir tout dit* » (2013) publiés chez Robert Laffont.

En 2012, Christian Vincent choisit l'académicien pour interpréter le rôle de François Mitterrand dans « *Les Saveurs du palais* », film retraçant la nomination d'une cuisinière du Périgord au rang de chef en charge de ses repas personnels à l'Élysée. Il s'agit là du premier rôle au cinéma de Jean d'Ormesson, expérience qui lui fut très agréable.

Ses dernières publications :

« *Je dirai malgré tout que cette vie fut belle* » (Editions Gallimard : 01/01/2016)

« *Guide des égarés* », de Jean d'Ormesson (Gallimard/Héloïse d'Ormesson : 03/10/2016)

Jean d'Ormesson est décédé dans la nuit du 4 au 5 décembre 2017. Il avait 92 ans.

